

Mère

Jessica C.

Number 154, Summer 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une
mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85866ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

C., J. (2017). Mère. *Moebius*, (154), 43–47.

MÈRE

Jessica C.

Siffler pour avoir l'air naturelle, prendre la statue de la sainte Vierge déposée sur ta petite table de chevet et la remettre à sa place, machinalement. J'ai peur. Je suis terrifiée par l'idée de te découvrir encore pendue dans une garde-robe et que, cette fois, tu sois bien morte. Aucune chance, pourtant, il n'y a pas d'endroits ici pour accrocher tes vêtements ou pour te suspendre. Ma hantise prend racine dans l'humiliation de ne pas t'avoir sauvée plutôt que dans l'angoisse de te trouver là, étranglée. La honte remonte en moi comme un retour d'ascenseur, elle me saisit, me piège, m'étouffe. Elle me rappelle l'inertie de mon enfance où j'étais réduite à la panique, soumise à ton rêve morbide de nos deux corps dénudés traversant le cortège de la fauche, inséparables. Tu étais obsédée par cette symbiose dans la mort. Cette idée, je le sais maintenant, n'était pas née de l'amour, mais de l'horreur que tu avais de la solitude, de ta dépendance envers moi. Au-delà de ma volonté, une synergie persiste entre nous, je me surprends encore à répéter tes gestes répugnants : chiquer, crachoter, renifler.

La honte revient en souvenirs asphyxiants.

La honte assimile.

Aujourd'hui, dix ans plus tard, dans cette chambre à l'odeur forte de médicaments, je te trouve changée. Mes symptômes sont anachroniques, je n'ai plus de repères pour me rallier à toi. Mon sifflement n'est pas dégagé, je siffle sur ton silence. Tu t'en aperçois, peut-être, puisque tu fais ce geste particulier : prendre ma main. Lentement, tu m'amènes à la fenêtre et observes avec insistance la vie en bas. Rien de précis, tu embrasses l'extérieur comme on emplit ses poumons d'air avant une longue traversée sous l'eau. J'ai l'impression que tu m'as attendue tout ce temps pour voir dehors, que mes yeux te sont indispensables pour lire le monde. Dans ton innocence et ta vieillesse, tu es presque belle. «Ton regard, c'est le même.» L'homme qui a parlé se tient dans l'embrasement de la porte. Soulagée qu'on interrompe ce moment où la complicité entre nous s'installait à nouveau, je m'attache à son regard. Il continue à bavarder. Vraisemblablement, il s'adresse à moi. Selon lui, c'est un drôle de hasard de me croiser ici, alors qu'il n'est pas revenu au pays depuis quinze ans. Il avait beaucoup pensé à moi, mais surtout à une histoire étonnante qui s'était déroulée sous ses yeux, «une vraie poésie», clame-t-il. Il s'excuse d'avance de m'avoir épiée, avoue que son désir de me raconter ce souvenir est plus grand que son orgueil. Tu t'assois, prête à écouter. Je me tais. Pour une fois, tu sembles t'intéresser à moi.

«Tu avais les cheveux blonds, ébouriffés, les mains fines comme la porcelaine, l'iris émeraude. Malgré la délicatesse de ta physionomie, tu étais une enfant redoutée. Une lucidité glaciale t'accompagnait en toutes circonstances. Même

lorsque tu t'esclaffais, tu photographiais les alentours, tu avais le regard oblique, des traits sévères, des gestes délibérés. Cela effrayait. Cette fausse désinvolture. L'impression de guetter un danger, de savoir quelque chose de diffus mais de profond, laissait les autres dans la crainte d'un événement quelconque, prémédité de ta part, inévitable, alors que rien ne survenait. Tu incarnais la tentation et le mystère, et, tel le feu, on cherchait ta chaleur sans se sentir bien. Soit parce qu'on était trop proche et qu'on étouffait, soit parce qu'on était trop loin et qu'on cherchait à t'atteindre. En ta présence, les gens vivaient dans une angoisse latente sans comprendre la provenance de leur malaise, sans comprendre que c'était toi l'objet de leur agitation.»

Je me reconnais quelque peu mais ne me souviens pas de cet homme. Je fouille sur ton visage une expression pour m'aider à l'identifier : tu le fixes, impassible, envoûtée par le timbre caverneux de sa voix.

«Bref. Un jour, tu es sortie de ce mutisme. Tu as dénudé ton cœur comme si le soleil venait de te frapper violemment et que tu réagissais au contact de ses rayons sur ta peau. Tu croyais être touchée par la grâce alors que tu te laissais simplement aller aux joies de la jeunesse. À neuf ans, tu t'étais éprise d'une autre époque, incarnée par un jeune garçon. En vacances à la plage, l'auto dans laquelle nous roulions était tombée en panne devant chez lui. Son père nous avait invités à téléphoner. Le paysan, douze ans à peine, t'a conduite jusqu'à sa chambre étroite. Vous restiez tous les deux muets. Les mots n'auraient, de toute façon, pas servi, ils auraient seulement mis en évidence le fossé qui vous séparait : toi, petite fille de la ville. Lui, enfant de la terre. D'ailleurs, il avait l'air fasciné par cette nouvelle présence en territoire isolé. Il semblait vouloir te fondre dans le paysage.

Je t'ai rappelée à l'ordre, du bas des escaliers. Et je suis monté. Les pupilles dilatées, tes yeux ont commencé à battre des larmes, refoulées contre tes paupières. Ta lèvre supérieure tremblait à petits coups de hoquets. Tes mains se déposaient l'une sur l'autre. Ta tristesse était assumée par ce regard que tu portais droit devant toi, sur lui, sans chercher à dissimuler ton affliction. Étrangement, cette peine évacuait la douleur du passé: elle t'appartenait, à toi et à toi seule. Le jeune garçon a joint ses mains aux tiennes, avancé son visage et soufflé sur tes cils brillants et humides. Il t'a laissée ainsi dans la chambre, amoureuse et aimée.»

Avec calme, je circule dans cette minuscule pièce où un étranger dévoile ma nature fragile. Je te regarde furtivement, mère, pauvre femme, toi qui désertes le monde, mais épouses le mien. Je navigue sur ce souvenir d'enfance qui fausse tous les autres. J'aimerais le revoir en boucle, qu'il soit le seul rappel de mon origine. L'identité de cet homme n'est plus importante. D'ailleurs, il fixe le sol, complètement épuisé par son discours, bouche ouverte. Tu es dans la même disposition, sauf que tu es toujours assise. Je me dirige vers toi, je crains que ton corps penché vers l'avant ne tombe mollement sur le béton. Je me demande pourquoi je ne te laisse pas mourir, pourquoi je ne t'empoisonne pas. Mon désir le plus grand est de retrouver ce surhomme capable de me faire pleurer et de m'émouvoir. Je n'ai plus envie que tu sois une autre, seulement que tu ne sois plus là, le jour où je le retrouverai. Oui, je serais prête à te tuer cette fois, plutôt que d'attendre l'*accident*. Je n'ai plus honte de ta maladie maintenant que je suis certaine de ne pas être malade. Cet individu l'a bien confirmé, une personne m'a aimée. Je te déteste d'avoir empêché cet amour. Décidée à te les faire avaler, je prends les médica-

ments disposés à côté de Marie, cette mauvaise mère qui n'a pas voulu de son enfant, elle non plus.

« Monsieur Prévost, que faites-vous là à déranger Madame Bolduc avec sa visite ? »

L'infirmière me regarde avec un air désolé.

« Monsieur Prévost aime raconter des histoires, j'espère qu'il ne vous a pas trop importunée. Il a été un grand écrivain, malheureusement, il ne peut plus écrire. On le laisse fabuler. Ça calme les patients de l'entendre. »